

— Les avez-vous bien vus ?

— Comme je vous vois.

— Vous savez, dit Violette, on ne croit à la mort de ceux qu'on aime que quand on les a mis soi-même dans le cercueil. Ainsi, ces jours derniers, nous avons cru voir réapparaître le duc de Parisis dans une gondole qui passait près de nous.

— Parisis a trois ou quatre sosies comme en avait M. de Morny; mais quand on regarde bien, on ne salue pas.

Violette demanda à Monjoyeux s'il avait reçu des nouvelles de mademoiselle de Saint-Réal. Il lui dit que non. Elle lui montra alors la lettre de Bérangère où il y avait un mot pour lui.

— Vous savez mon idée, Monjoyeux ?

Le sculpteur regarda Violette.

— Mon idée, c'est que vous épouserez un jour mademoiselle de Saint-Réal.

— Après tout, dit Monjoyeux enriant, je suis un homme à marier.

V

Les métamorphoses de l'amour

Monjoyeux ne demeura qu'un jour à Venise. Il fut rappelé à Milan par une dépêche du duc de Montefalcone.

Si on veut vivre de sa douleur, si on fuit Paris un jour de deuil pour se fuir soi-même ou plutôt pour vivre de sa douleur, c'est à Venise et à Rome qu'il faut aller. Si on veut oublier et s'oublier, c'est à Monaco et à Naples.

Rome et Venise c'est le *Campo Santo* où l'on évoque les souvenirs parmi les ombres errantes sur la trame sombre où apparaissent les ombres du passé. Naples et Monaco c'est

le coup de soleil sur la nature toujours en fête; c'est la vie éclatante qui défie la mort; c'est l'espérance qui jette des roses jusque sur les tombeaux.

C'est surtout Venise qu'il ne faut pas conseiller aux âmes blessées. A Rome, les pompes du catholicisme montrent le néant des douleurs humaines. Saint-Pierre de Rome est comme le péristyle de la vie immortelle. On retient son cri de douleur dans le *sursum corda*. A Rome, la religion dans son défi est comme une moquerie majestueuse à nos petites misères. Qu'est-ce qu'une larme dans cet océan de joies futures?

Mais à Venise la ruine a tout envahi, même la religion. Les prêtres, triomphants à Rome, ne sont là que des âmes en peine, on n'est plus sur la terre, on n'est pas dans le ciel. Aussi l'humanité reprend tous ses droits, le cœur bat plus fort, l'esprit monte plus haut. Dans ce silence et dans cette solitude, on se retrouve en face de sa douleur, sans entrevoir la consolation. Plus la reine déchue de l'Adriatique a le pouls faible, plus le nôtre est fiévreux quand nous allons vivre en son sein;

plus la vie l'abandonne, plus nous rentrons en nous-mêmes pour nous retrouver dans notre misère.

Violette ressentit vivement ce contraste, la vie accentuée par la fièvre dans ce pays des tombeaux.

Violette avait subi sans trop s'en défendre les séductions de Santa-Cruz, mais c'était le magnétisme des sens plutôt que l'ascendant de l'esprit. Quand il était devant elle, elle l'aimait, un nuage la troublait comme les premières nuées qui annoncent l'orage; mais dès qu'il s'était éloigné, elle reprenait sa sérénité; le souvenir d'Octave de Parisis gardait toujours son cœur. Ce qui la charmait en Santa-Cruz, c'était je ne sais quel air de famille avec son cousin : la même fierté, le même dédain, le même sentimentalisme à l'emporte-pièce. Ils étaient romanesques tous les deux, mais comme don Juan.

A Venise, après les premières larmes données à Santa-Cruz, Violette vit reparaître, plus impérieuse que jamais, la figure d'Octave de Parisis. Le souvenir de la veille s'effaça sous le souvenir de l'avant-veille. Santa-Cruz

n'était jamais venu à Venise ; Parisi y avait passé tout un mois d'automne. Était-ce pour cela ? Non ; c'est que Violette n'avait pas cessé d'aimer son cousin. Santa-Cruz n'avait été qu'une forme nouvelle de son premier amour. Combien de femmes qui ne prennent un second amant que pour mieux aimer le premier.

Violette se renouvelait peu à peu dans Venise. Il lui semblait qu'elle habitait un autre monde. Tout le passé n'était bientôt plus qu'un rêve confus où se dessinaient vaguement les figures aimées. Elle se disait vaguement : « C'est fini. » Et avec cette admirable ressource que la jeunesse trouve en elle-même, elle se sentait revivre à d'autres aspirations.

Tous ceux qui ont voyagé ont éprouvé peu à peu ce détachement des ivresses et des inquiétudes passées. Dans les premiers jours on emporte plus vivants les chers fantômes, mais bientôt les fantômes ne sont plus que des fantômes. Le culte des morts vous retient encore à ses images, mais peu à peu la force de la vie vous entoure par d'autres horizons. « Désespérer, c'est espérer encore. »

Après avoir bien pleuré, Violette reconnut que c'était une lâcheté que de s'abandonner à sa douleur. Dieu nous a donné l'intelligence pour admirer et comprendre tous les spectacles de la vie. La passion ne doit prendre que les entr'actes. Ce n'est pas être un homme, ce n'est pas être une femme que de s'y laisser consumer. Un jour que Violette, après avoir couru les musées de Venise, s'était attardée à un beau soleil couchant qui brûlait les vignes du Lido, elle s'écria avec une bouffée d'espérance :

— Je vivrai.

Jusque-là elle avait dit, à chaque station de sa douleur :

— Je mourrai.

Il lui restait bien des ressources pour vivre. Il lui restait surtout sa beauté, sa jeunesse et ses millions. Violette avait cette beauté idéale tant aimée des hommes : des yeux bleus sous des cheveux noirs. Elle n'avait que vingt-trois ans. Les chagrins l'avait battue et pâlie, mais sa figure n'en était que plus charmante ; l'âme y rayonnait dans le sentiment. Sa fortune — presque toute la fortune des Parisi —

lui permettait de dépenser de sa main prodigue deux cent mille francs par an. Ce n'est plus une fortune princière, mais comme Violette n'avait pas de train de maison, elle se trouvait riche. Elle était l'héritière naturelle du duc et de la duchesse de Parisis, sans parler de la fortune de sa mère. Elle possédait donc le château de Parisis, la terre de Champauvert, la châtellenie de la Roche-l'Épine et le petit donjon de Pernand.

A Paris, elle avait hérité de l'hôtel que le duc de Parisis avait bâti avenue de l'Impératrice. Elle ne s'était décidée ni à le vendre ni à l'habiter. L'image du duc y était trop parlante encore. Mais, maintenant qu'elle commençait à ne voir les figures aimées que comme des souvenirs souriants, elle pensait qu'il lui serait doux de vivre là où avait vécu celui qu'elle avait le plus aimé. Déjà même elle se disait qu'elle n'avait aimé que lui.

Mais tout en s'abandonnant aux idées d'une vie nouvelle, elle voyait un nuage dans son ciel, un nuage noir, obstiné, menaçant. Elle avait beau vouloir dépotiller le passé, elle ne pouvait effacer le souvenir des jours qu'elle

avait vécu avec son cousin. Tout Paris savait son aventure. Bien mieux, tout Paris croyait à ses aventures, quand elle avait joué son jeu de fille galante pour reconquérir le duc de Parisis. Quel rôle jouerait-elle désormais dans cette ville où on ne pardonne qu'aux femmes mariées? Elle ne pourrait vivre qu'avec les femmes déchues, les comédiennes et les demi-mondaines, à moins qu'elle ne se réfugiât tout de suite dans les solitudes du château de Parisis.

— Ah! s'écriait-elle souvent, qui me délivrera du péché originel?

Elle pensait qu'en Italie nul ne savait son histoire. Pourquoi ne vivrait-elle pas sous ce beau ciel légendaire en évoquant les amoureuses du moyen âge et de la renaissance, les héroïnes du Dante, de l'Arioste, du Tasse?

— Pourquoi ne vivrions-nous pas en Italie? demanda-t-elle à madame de Campagnac, un matin qu'elles s'étaient assises familièrement à une table du café Florian.

— Non, répondit madame de Campagnac.

— Pourquoi?

Madame de Campagnac sourit :

— Parce que tous les Italiens amoureux sont à Paris.

Ce seul mot de madame de Campagnac prouvait qu'elle ne sentait plus sa blessure. Son grand chagrin, la mort de Santa-Cruz, avait à peine duré six semaines.

— Songez, reprit madame de Campagnac, parlant plus bas pour n'être pas entendue des voisins, que je n'ai plus de temps à perdre. Vous, Violette, vous avez trois jeunesses devant vous, vous êtes encore dans la première. Votre seconde jeunesse durera un siècle; vous aurez ensuite trois ou quatre étés de la Saint-Martin. Mais moi, avec ma figure accentuée et mes trente-trois ans!

— Ma belle amie, dit Violette, gardez vos illusions, car votre beauté sera comme ces monuments antiques qui ont un air de jeunesse jusque sous leurs ruines.

A la table d'à côté, un Français déjeunait avec une tasse de chocolat. C'était le peintre Ziem. Quoiqu'il fût venu à Venise pour voir des Vénitiennes dans leurs gondoles, il regardait avec curiosité ces deux Parisiennes quelque peu étranges; il savait déjà que tout

Venise parlait d'elles; il se rappelait vaguement les avoir vues à Paris, mais il ne savait plus dans quel monde.

Un peintre est un peintre avant d'être un homme. Voilà pourquoi il ne fit pas de façons. Il se présenta à brûle-pourpoint comme un compatriote de la patrie des arts.

Violette ne répondit pas, quoiqu'elle connût bien le peintre de Constantinople et de Venise. Mais madame de Campagnac saisit la parole au bond et riposta d'une bouche légère.

On parla de la ville des doges, de ses beautés visibles, de ses beautés cachées. Naturellement Ziem, qui est du dernier galant, proposa des pérégrinations pour aller à la découverte.

Quoique les deux amies fussent déjà bien fatiguées des chefs-d'œuvre, elles ne voulurent pas refuser un aussi gracieux compagnon de voyage qui les consolerait de l'absence de Monjoyeux. Violette lui demanda de la conduire au pays de Giorgione. Madame de Campagnac se contentait d'aller rêver au Lido dans le souvenir de lord Byron, qu'elle adorait.